

sommaire

Introduction13

L'idée sous tensions

- « Ni dieu, ni maître. » 23
- « Pour les anarchistes, l'être humain est naturellement bon. » 33
- « L'anarchie, c'est le chaos. » 39
- « L'anarchisme aime détruire. » 49
- « L'anarchisme prône la violence. » 55
- « Il existe un anarchisme de droite. » 69
- « L'écologisme s'inspire de l'anarchisme. » 71

Les moyens confrontés à la théorie

- « Tous les anarchistes sont des terroristes. » 85
- « Tous les anarchistes sont dans l'illégalité. » 95
- « Les hackers sont des anarchistes. » 103
- « Qui dit anarchisme dit révolution. » 111
- « Tous des gauchistes ou des extrémistes ! » 119
- « Les premiers communistes sont d'anciens anarchistes. » 127
- « L'anarchisme est contre la démocratie. » 131

Le mouvement dans la société

- « L'anarchisme est petit-bourgeois. » 141
- « Les anarchistes sont des fous, des asociaux
ou des marginaux. » 147
- « Ils sont nihilistes et anti-tout. » 153

« Les anarchistes sont des bohèmes. »	159
« Ni dieu, ni maître... ni mari ! »	165
« Ils sont désorganisés et sectaires. »	175
« Les Indignés sont les nouveaux anarchistes. »	183
« Ils sont jeunes, ça leur passera. »	191

Le projet émancipateur

« Leurs conceptions sont incohérentes. »	199
« L'anarchisme est européocentrique. »	207
« Il n'y a pas de programme. »	213
« L'anarchisme est impuissant car il ne veut pas du pouvoir. »	221
« L'anarchie, c'est utopique. »	227
« C'est dépassé et stérile. »	233

Conclusion 237

Annexes

Glossaire	243
Pour aller plus loin	249

« L'anarchie, c'est le chaos. »

L'anarchie, la plus haute expression de l'ordre.

Élisée Reclus, *Développement de la liberté dans le monde*, 1851

Supposer que l'anarchie, c'est le chaos, revient à considérer que l'absence d'autorité et de chefs entraînerait fatalement le désordre et la pagaille. Cela implique que l'ordre nécessiterait une autorité, et une hiérarchie.

De fait, l'anarchie, dans son étymologie même, soit « absence de gouvernement » (du grec *an-archê*), postule l'absence de toute autorité. Mais il faut s'entendre sur le mot « autorité ». Dans une polémique célèbre avec des anarchistes individualistes*, Errico Malatesta affirmait sans ambages qu'il acceptait volontiers « l'autorité du conducteur de train » quand il avait à se déplacer, reconnaissant son utilité pour lui et pour l'ensemble de la société (*L'Agitazione*, 4 juillet 1897).

Il reprend ainsi l'argument exposé par Bakounine dans *Dieu et l'État* (1871) : « S'ensuit-il que je repousse toute autorité ? Loin de moi cette pensée. Lorsqu'il s'agit de bottes, j'en réfère à l'autorité des cordonniers ; s'il s'agit d'une maison, d'un canal ou d'un chemin de fer, je consulte celle de l'architecte et de l'ingénieur. Pour telle science spéciale, je m'adresse à un tel ou tel savant. Mais je ne me laisse imposer ni le cordonnier, ni l'architecte, ni le savant ».

Cette question de l'autorité renvoie au mode de décision et d'organisation, sujets qui seront abordés plus loin. Elle ne doit pas être confondue avec les compétences, que l'anarchisme ne récuse pas, bien au contraire. Simplement, il ne leur accorde aucune valeur supérieure, intrinsèquement ou relativement, les unes par rapport aux autres. Un hôpital a besoin de grands chirurgiens, mais également d'agents d'entretien qui balayent, nettoient,

jettent les déchets médicaux, évitent les infections. Sans eux, aucune opération ne serait possible, ou bien échouerait.

Sur cette base, et contrairement à une autre idée reçue, l'anarchisme ne récuse pas le partage des tâches ou la division du travail, à condition que cela soit juste et équitable. Au contraire, il estime que le discours sur la rotation systématique des tâches, bien souvent impraticable en fonction des désirs et des savoirs de chacun, permet aux plus habiles de tirer leur épingle du jeu ou bien, face à la désorganisation savamment entretenue, de justifier la promotion d'un système hiérarchique.

Il ne se laisse pas non plus leurrer par ceux qui prétendent nier leur compétence, ou leur fonction, et se fondre dans le groupe, que ce soit l'anonymat du bureau politique, le « frère numéro un » inconnu chez les Khmers rouges, le mystérieux commandant zéro voire l'éventuel sous-commandant car il y voit un moyen subreptice de domination. Au début comme à la fin de l'anarchisme se pose la responsabilité, individuelle d'abord : cette « responsabilité fuie par les membres du cheptel qui préfèrent boviner plutôt qu'assumer » (Michel Perraudeau, *Dictionnaire de l'individualisme libertaire*, 2011). Les contraintes se transforment alors en nécessité et passent par la confiance.

C'est l'autorité non librement consentie et dominatrice, allant de la simple froideur bureaucratique à la tyrannie pure et simple, et par conséquent la hiérarchie qui l'accompagne que l'anarchiste refuse et combat. Elle est visée parce qu'elle subie, mal acceptée, porteuse de souffrance et d'absence de liberté, parce qu'elle est véhiculée par une organisation sociale imparfaite. Elle ne se confond donc pas avec la compétence, soit naturelle (le « génie »), soit sociale (grâce à l'éducation ou l'école qui permettent – pas toujours – de réaliser les possibilités d'un individu). Elle ne nie pas non plus la réalité anthropologique de l'être humain dans son rapport psychique et social avec l'autorité ou le surmoi, qui a besoin au moment de sa construction d'une altérité et d'une opposition pour structurer son autonomie.

Ce dernier aspect recouvre d'ailleurs l'une des plus grandes idées reçues sur l'anarchisme. À l'opposé de ce qui est généralement cru, l'anarchisme ne refuse pas l'autorité dans son sens directif en matière d'éducation. Bien au contraire. Quand il s'agit d'empêcher un enfant de traverser la rue n'importe comment au risque de se faire écraser, le parent – ou le simple adulte – doit intervenir énergiquement. L'anarchiste interdit sans état d'âme à un bambin de mettre à sa bouche un goulot de produit toxique, tout en lui expliquant le danger. Mais ce qu'il fait pour un enfant de cinq ans, il ne le fait plus pour un adolescent de quinze ans, ou pas de la même façon.

C'est exactement le sens de la formule de Michel Bakounine pour qui « l'éducation va du maximum d'autorité au maximum de liberté » (*Dieu et l'État*, 1870). L'autorité s'impose naturellement à ceux qui n'ont pas encore tous les moyens de discernement ou d'action, mais elle doit laisser place à la liberté progressive chez l'enfant, qui n'est jamais qu'un adulte en puissance, pour le doter du maximum de moyens – psychiques, matériels, moraux et affectifs – afin qu'il s'épanouisse. La formule bakouninienne ne présuppose pas d'un calendrier strict. Selon le caractère de l'enfant ou des parents, selon les conditions matérielles et morales du foyer comme de la société qui les entoure, le processus d'éducation est variable et se fait à des rythmes différents. L'éducation dans une tribu amazonienne n'est pas identique à celle d'une famille nord-coréenne car les contraintes et les libertés ne sont pas identiques. Il n'empêche : dans les deux cas, et tous les autres, les enfants grandissent, et deviennent adultes. Les parents deviendront aussi des personnes âgées, parfois impotentes, dont il faudra s'occuper.

Dans une famille, même s'il y a juridiquement un « chef », l'éducation n'a pas besoin, pour fonctionner, d'une Constitution, d'un arsenal de lois, d'un tribunal, d'une prison ou d'un gouvernement. Certaines tribus étendent le fonctionnement anarchique du foyer à l'ensemble de leur société, sans chef, se contentant

d'attribuer le rôle de médiateur à l'un des leurs, *a priori* le plus compétent et le plus écouté. L'Espagne révolutionnaire de 1936 a tenté de fonctionner ainsi, en gestion directe.

L'anarchiste récuse néanmoins l'allégorie d'une société actuelle qui serait « en enfance », donc à diriger pour éviter qu'elle ne devienne chaotique, dans l'attente d'une « société adulte ». Selon lui, cette logique obéit à une vision linéaire et téléologique de l'histoire évoluant selon des étapes déterminées (les « modes de production » chez les marxistes, l'attente du jugement dernier chez les croyants...). Elle constitue ainsi la négation et l'abdication de la liberté.

Certes, l'anarchiste déplore les aspects arriérés de la civilisation moderne, jugeant la société actuelle mal faite au point de s'en extraire parfois ou de la rejeter. Il n'en saisit pas moins qu'elle compte aussi ses propres ferments libertaires, sans quoi l'humanité n'aurait pas évolué et serait restée dans ses cavernes. Estimer qu'il existe malgré tout des avancées dans plusieurs domaines ne signifie pas une fétichisation du progrès mais le constat des réalisations humaines. D'autant que celui-ci n'est pas exclusif de regrès, comme le signale Élisée Reclus. Nombreuses sont les aspirations autonomes de l'individu et des groupes qui s'expriment malgré tout dans la société actuelle, à commencer par le domaine artistique.

Le changement d'échelle – de la famille à la tribu jusqu'au peuple et à la société tout entière – induit néanmoins d'autres conditions, nécessite d'autres formes de médiation et de décision. La réflexion de Proudhon sur le lien social, qui utilise le mot d'« anarchie » dans un sens constructiviste au cours des années 1840, aboutit au fédéralisme libertaire*.

L'anarchisme se considère même fondamentalement comme un mode de gestion des antagonismes de toute nature, comme une réflexion entée sur cette question. Estimant que l'État tend à l'absolutisme du fait de sa constitution sociale qui ne lui permet pas de composer avec d'autres forces sur un mode égalitaire, il

cherche, par le fédéralisme libertaire, à traduire la loi de l'antagonisme universel et l'équilibre des forces, qui n'est autre que la justice.

De fait, s'il admet l'existence récurrente de majorités et de minorités, il nie aux premières le droit de dominer les secondes. Ou réciproquement, car la dictature d'une minorité n'est pas mieux supportable. Surtout, l'anarchisme récuse leur caractère figé, jusqu'à être enkysté dans des clans ou des partis, alors que sur chaque question les avis divergent et évoluent, majorité et minorité se recomposant sans cesse. C'est donc autant la discussion approfondie en tant que telle que la recherche, pas toujours évidente, d'un consensus qui l'anime pour obtenir le respect de tous dans la justice. L'adhésion ainsi obtenue est plus solide et, partant, plus efficace.

La scission est consommée à condition qu'un groupe ne domine pas un autre. Actuellement, le droit de sécession, dont Bakounine faisait grand cas, est théoriquement prévu par certaines Constitutions. C'était le cas de l'ex-Yougoslavie, mais, en pratique, le poids de l'État, l'existence d'un parti unique et la pression des grandes puissances ont conduit à la guerre lorsque l'une des républiques yougoslaves puis les autres ont voulu l'indépendance.

La présence de différentes opinions ne menace pas, *a priori*, la société. La coexistence pacifique de plusieurs religions dans certains pays montre que c'est possible. Inversement, les guerres de religion, qu'elles soient de forte ou de basse intensités, qu'elles touchent le christianisme, l'islam, l'hindouisme, le bouddhisme ou d'autres croyances, rappellent combien l'intolérance et l'absurdité peuvent détruire la concorde sociale.

Avec Proudhon, l'anarchisme préconise donc le contrat libre entre les parties, synallagmatique (ou bilatéral, lorsque les contractants s'obligent réciproquement) et commutatif (« lorsque chacune des parties s'engage à donner ou à faire quelque chose qui est regardée comme l'équivalent », *Du principe fédératif*, 1863).

Même si l'aspiration à la liberté et à la justice existe au sein de la société, sa concrétisation n'est évidemment pas aisée. De fait,

dans un groupe où les individus sont habitués à une autorité parfois bornée, à ne pas réfléchir ni agir par eux-mêmes en connaissance de cause, à n'être que des exécutants dociles ou à se dire « après moi le déluge », l'anarchie peut évidemment déboucher sur le chaos. Tout dépend du rapport des individus et du groupe avec la liberté, la justice et la solidarité.

Là où celles-ci sont développées, l'anarchie ne sera pas synonyme de pagaille. Quand le putsch franquiste échoue à Barcelone en juillet 1936 par la force des anarchistes, il n'y a même pas d'appel à la grève générale. Celle-ci s'effectue spontanément, et se termine dès la victoire acquise. Les services publics (tramways, poste, hôpitaux...) fonctionnent aussitôt une fois collectivisés, et l'économie se remet en marche de façon autogérée. Au-delà des exactions et des règlements de compte, le nombre de crimes dits de « droit commun » diminue rapidement. Il règne une atmosphère de fraternité, comme le décrit l'auteur de *1984* qui a vécu ce moment, George Orwell (1903-1950), dans *Hommage à la Catalogne* (1938).



**Extrait d'*Hommage à la Catalogne* (1938)
de George Orwell**

Les Anarchistes contrôlaient encore virtuellement la Catalogne et la révolution battait encore son plein. Pour n'importe qui avait été là depuis le début, il semblait que la période révolutionnaire avait probablement pris fin en décembre ou en janvier ; mais pour quelqu'un qui venait tout droit d'Angleterre, Barcelone avait quelque chose d'ébouriffant et d'étourdissant.

C'était la première fois que j'arrivais dans une ville où les ouvriers étaient aux commandes. Presque tous les bâtiments de toute taille avaient été saisis par les travailleurs, et couverts de drapeaux rouges ou du drapeau anarchiste rouge et noir ; tous les murs étaient gribouillés de marteaux et de faucilles avec les initiales des partis révolutionnaires ; presque toutes les églises avaient été rasées et leurs icônes brûlées. Les églises ici et là avaient été systématiquement démolies par des groupes de travailleurs. Tous les magasins et les cafés portaient une inscription indiquant qu'ils avaient été collectivisés ; même les cireurs de chaussures avaient été collectivisés, et leurs boîtes étaient peintes en rouge et noir.

Les serveurs et les clients se regardaient en face et se traitaient comme un égal. Les formes de discours servile et même cérémoniales avaient temporairement disparu. Personne ne disait « monsieur » ni même « vous » ; tout le monde appelait tout le monde « camarade » et « tu », disait « salut » au lieu de « bonjour ». Les pourboires étaient interdits par la loi, ma première expérience fut d'avoir été sermonné par un responsable de l'hôtel pour avoir essayé de donner un pourboire à un employé.

Il n'y avait plus d'automobiles privées, elles avaient toutes été réquisitionnées, tous les trams et les taxis, un grand nombre de moyens de transport étaient peints en rouge et noir. Les affiches révolutionnaires étaient partout, flamboyantes sur les murs d'un bleu et rouge sans tache, les quelques publicités restantes ressemblant à des barbouillages. En bas des Ramblas, la vaste artère centrale de la ville où une foule de gens circulait constamment en long et en large, les hauts parleurs hurlaient des chansons révolutionnaires, tous les jours jusque tard dans la nuit.

C'était l'aspect de la foule qui était le plus bizarre. En apparence, c'était une ville où les riches avaient quasiment cessé d'exister. À part un petit nombre de femmes et d'étrangers, personne n'était bien habillé. Quasiment tout le monde portait de riches vêtements de travail, des bleus, ou quelques variantes de l'uniforme militaire. Tout cela était étrange et émouvant. Je ne comprenais pas tout, il y avait même des choses que je n'aimais pas, mais je reconnaissais immédiatement cela comme une situation qui valait la peine qu'on se batte pour elle. Je croyais aussi que les choses étaient comme elles apparaissaient, que c'était vraiment l'État des travailleurs, que la bourgeoisie tout entière s'était soit enfuie, soit fait tuer, soit volontairement ralliée du côté des travailleurs ; je ne réalisais pas qu'un grand nombre de bourgeois bien portants restaient simplement discrets et qu'ils se déguisaient eux-mêmes comme des prolétaires, pour le moment.

(trad. Barbara et Philippe Pelletier)



L'anarchie – qui repose sur des règles librement consenties – ne se confond donc pas avec anomie ou dissolution des normes sociales et des coutumes, donc désordre et chaos. Cette assimilation fréquente entre les deux est due à trois éléments.

Premièrement, plusieurs membres de l'Association Internationale des Travailleurs, fondée en 1864, endossent le principe de l'anarchie positive considérée comme l'autonomie sans l'État, idée élaborée par des précurseurs, héritiers directs de la Révolution anglaise et de la Révolution française, comme William Godwin (1756-1836), Joseph Déjacque (1821-1864), Ernest Cœurderoy (1825-1862) ou Proudhon. Alors qu'ils se définissent eux-mêmes comme « socialistes révolutionnaires » ou « anti-autoritaires », ils se voient qualifiés d'« anarchistes » par leurs opposants étatistes, les partisans de Marx en particulier.

Au cours des années 1880, la plus grande partie d'entre eux décident d'endosser ouvertement ce qualificatif par défi et par ironie provocatrice. Ils le font à la manière des populations révoltées et iconoclastes de la fin du XVI^e siècle aux Pays-Bas espa-

gnols qui assument l'injure de « Gueux » lancée par leurs adversaires royaux. Dès 1872, dans son *Écrit contre Marx*, Bakounine évoque l'existence d'un « programme anarchique ». Le mot anarchiste l'emporte donc parmi les socialistes révolutionnaires parce qu'il résume la problématique posée par le pouvoir, l'État et l'autorité, point d'achoppement avec le courant marxiste, social-démocrate et républicain.

Deuxièmement, l'adoption par les anarchistes de la stratégie dite de la « propagande par le fait* », à partir des années 1880 jusqu'à la fin du XIX^e siècle, provoque des actions radicales qui créent un climat d'inquiétude au sein du peuple, et qui facilitent l'équation anarchisme = violence = chaos.

Troisièmement, dans la stratégie et la philosophie anarchistes, le faux ordre de la société actuelle ne peut qu'être renversé par des actions destructrices et reconstructrices. Du désordre engendré par le moment de transition s'établira, selon elles, une autre organisation émergeant de l'ordre naturel, inhérent à la société humaine dans le sens de « droit naturel », et préparée par les expériences antérieures (syndicat, grève expropriatrice*, coopérative, commune libre...). Selon les individus et le contexte historique, les propos anarchistes sont donc plus ou moins radicaux. Il est facile d'en isoler des phrases chocs pour mieux effrayer.

Les anarchistes sont donc à la recherche d'un autre ordre social, fondé sur la liberté et la justice. Cette aspiration ne repose pas sur un principe extérieur à l'individu et à la société, elle est déjà là. La grande difficulté réside dans son application concrète. Les anarchistes en sont conscients qui récusent la principe selon lequel la fin justifie les moyens, estimant au contraire que les moyens conditionnent la fin.